

Souvenirs d'Allemagne

Autor(en): **Duverger, Cyprien**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **40 (1911)**

Heft 19

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1041400>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

SOUVENIRS D'ALLEMAGNE

DE

Nicolas DESPRÉS

ANCIEN INSTITUTEUR FRIBOURGEOIS

PUBLIÉS ET COMPLÉTÉS

Par Cyprien DUVERGER



I. A WIESBADE

(1861-1862)

1. « La belle plume fait le bel oiseau »,

Avant de partir pour l'Allemagne, où, comme on sait, j'allais occuper une place de précepteur dans un pensionnat de jeunes gens à Wiesbade, au pied du Taunus, je crus nécessaire de me faire confectionner un costume « tout battant neuf. » C'était une étoffe gris-perdrix des plus vulgaires, et le costume tout entier pouvait bien avoir coûté de 25 à 30 fr. Mais je n'en croyais pas moins être mis comme un prince et imposer aux Allemands par mon nouveau plumage. En passant par Fribourg (c'était justement un jour de foire), je ne manquai pas d'aller prendre congé de mon ancien Directeur et ami, M. Alexandre Daguët, celui qui venait de m'ouvrir les portes de l'Allemagne.

« Comment, m'apostropha-t-il de sa manière un peu bourrue, comptez-vous vous présenter à Wiesbade enfagoté comme vous l'êtes ? L'on vous prendrait plutôt pour un marchand d'allumettes que pour un futur précepteur ! » Et moi, de tomber de mon haut. « Mais, monsieur le Directeur, hasardai-je tout penaud, mon costume sort des mains du premier tailleur du district. » — « Allez vous cacher avec votre Ostrogoth de tailleur ; ça, c'est bon pour Villarimboud, tout au plus pour venir à la foire de Fribourg. Chez nous, en Suisse, où règne la simplicité démocratique, on ne juge guère des gens sur l'enveloppe, il est vrai ; mais dans l'Allemagne monarchique, c'est tout le contraire, surtout dans une

ville fashionable comme celle où vous allez. Là-bas on vous jugera d'après votre toilette, « car, disent les Allemands — et ne l'oubliez pas — *Kleider machen Leute : la belle plume fait le bel oiseau.*

M. Daguet avait raison; et depuis un demi-siècle que j'habite les pays d'Outre-Rhin, j'ai amplement eu l'occasion de me pénétrer de la justesse et de l'importance de ses observations. Si vous êtes mal mis pour vous présenter à qui que ce soit de la bonne société, vous ferez toujours une impression défavorable qui vous nuira, qui peut même vous faire manquer une avantageuse position. En Allemagne, on tient à l'étiquette, on aime une mise élégante presque autant que l'urbanité.

Donc rien n'y fit; il me fallut changer de décoration. Heureusement que j'avais encore dans ma malle un costume en drap brun-châtaigne, que je ne mettais qu'aux jours de grandes fêtes, et que je ménageais avec un soin religieux. Je courus à la « Tête Noire », où j'avais déposé mon coffre et, le cœur gros, je me parai de *mon bon*, après quoi, je retournai me montrer à M. Daguet. « Voilà qui va mieux, » me dit-il; « gardez cette tenue pour le voyage, et présentez-vous ainsi en arrivant à Wiesbade ».

Qu'on se figure ma douleur! mettre mon costume de fêtes pour le profaner deux jours dans la poussière et sur les bancs crasseux d'un wagon de chemin de fer. Cependant j'en étais fier et je me disais dans ma candeur toute fribourgeoise : « Qu'ils viennent maintenant, les Allemands, critiquer ma toilette! »

2. Mon arrivée à Wiesbade.

Mais quelle ne fut pas ma déception, en arrivant dans la capitale du duché de Nassau, ville de luxe et d'amusements, dont les eaux thermales, et bien plus encore — à cette époque — le fameux jeu de Boulette attiraient chaque année de tous les pays civilisés la crème du monde qui s'ennuie, l'élite des joueurs et des chevaliers d'industrie. En parcourant pour la première fois les rues de cette opulente cité, animées par une foule fringante et des équipages luxueux, je m'apparus à moi-même comme un timide laboureur transplanté en une nuit et comme par enchantement, au milieu du luxe éblouissant d'une ville de Cour, qui m'offusquait d'autant plus que j'en étais dans une complète ignorance auparavant. Mon accoutrement semi-campagnard contrastait tellement avec les riches toilettes du monde élégant que j'en éprouvais un

profond sentiment de gêne et de honte, si bien que je n'osai pas, le même jour, prendre possession de ma future place. J'eus hâte de me soustraire aux yeux de cette foule arrogante et hautaine, et je passai la nuit dans un modeste petit hôtel, situé dans une étroite rue plus modeste encore.

3. Ma présentation à mon nouveau supérieur.

Le lendemain, je me présentai timidement à mon nouveau chef. Sans doute, ma toilette lui déplut au premier coup d'œil, car avant de me présenter aux jeunes gens dont j'allais prendre la surveillance, il me dit catégoriquement que je devais me mettre à la mode. Une demi-heure après, nous étions dans un grand magasin de confection, d'où je sortis métamorphosé en *homme à la mode*, et la bourse fort légère.

Je ne dirai pas combien me fut cruelle cette séparation d'avec mon fidèle costume fribourgeois, que je n'avais jamais

« imprégné des flots de musc et d'ambre
« Qu'un fat exhale en se mirant ; »

qu'on ne m'avait

« jamais vu dans une antichambre
» Exposer au mépris d'un grand. »

C'était comme un dernier adieu à ce qui me restait d'intime de la patrie. Dans la nouvelle enveloppe, je me sentais gauche, gêné dans mes mouvements et étranger à moi-même.

4. La nostalgie.

Au bout d'une huitaine de jours, je commençai à éprouver un sentiment de douleur morale indéfinissable. Loin de ma bien-aimée patrie, chez un peuple parlant une langue si peu sympathique à une oreille française, au milieu d'une société raffinée et blasée, où l'homme aux manières simples et naturelles est traité de lourdeau et de « paysan » ; pour élèves, des garçons de « bonnes familles », dont quelques-uns étaient gâtés jusqu'à la moelle, les chaînes que m'imposait la discipline de l'internat, ces promenades forcées que je devais faire, comme un gardien de forçats, avec une troupe de jeunes gens dont la mentalité n'avait rien de commun avec la mienne, tout cela produisait sur moi l'effet d'un affreux cauchemar. Le contraste entre mes idées et mes habitudes

d'une part, et celles du nouveau milieu où je vivais, de l'autre, était tellement grand, que je désespérais de pouvoir jamais m'adapter à cette détestable vie, où l'étiquette et la souplesse féline de ce peuple de cour sont des chaînes pour un homme né républicain libre et élevé sous un toit rustique du canton de Fribourg.

Quoi d'étonnant si, dans cette douloureuse crise de transition, je me mis à regretter amèrement ma patrie, mon village natal et les miens. D'abord sourde et profonde, une douleur, à moi jusque-là inconnue, devint chaque jour plus aiguë : le toit paternel, ma mère chérie, mon village, les enfants que j'y avais instruits avant mon départ, la vie simple et libre de la campagne, toute la patrie suisse m'apparaissait sous des couleurs enchanteresses, comme dans un mirage lointain, qui attire le voyageur avec la puissance mystérieuse de l'aimant. J'entendais ce bon patois fribourgeois retentir dans mon imagination comme une suave musique dans un rêve ; je distinguais le carillon des sonnaillles de nos troupeaux paissant dans nos alpestres pâturages. Et lorsqu'au milieu de ces idylles enchantées de la patrie absente, les accents mélancoliques, vibrants et magiques des *Armaillis des Colombettés* venaient, comme des échos lointains, à frapper mon âme ulcérée, oh ! alors ma douleur ne connaissait plus de bornes, et je m'écriais avec Béranger :

« Ah ! rendez-moi, rendez-moi mon village
« Et ses charmes et son clocher. »

J'étais en proie à ce terrible mal qu'on n'apprend à connaître que lorsqu'on quitte le toit paternel et le sol natal ; ce mal qui peut vous tuer au bout de quelques mois : la *nostalgie* ! le *Heimweh*, enfin, comme le désigne si intuitivement la langue allemande.

Un soir, n'y tenant plus, je me jette désespérément sur mon lit, m'abandonnant tout entier à ma douleur et versant un torrent de larmes. Oh, merveille ! je me sens soulagé, et, au bout de quelques jours, la nostalgie avait fait place à une douce mélancolie qui, à son tour, devait céder à la raison et aux nouvelles habitudes.

5. Le véritable consolateur et le guide infallible.

Dans mon triste isolement social et ma nouvelle sphère d'activité, qui répondait si peu à mes goûts pédagogiques, j'éprouvai le besoin impérieux d'épancher mon cœur ; mais

je n'avais ni ami ni connaissance à qui me confier ; enfin, ne me sentant aucune sympathie pour mon entourage, j'en étais réduit entièrement à moi-même. Et, on le sait, ce confinement en soi-même n'est pas sans danger ; l'on court risque de tomber dans l'hypocondrie, dans des excentricités qui vous éloignent de vos semblables, ou de se jeter corps perdu dans le torrent des passions et des jouissances éphémères. Malheur alors au jeune homme qui ne sait aller chercher ses consolations et se retremper aux sources pures de la religion ! Malheur à lui ! s'il ne porte pas en lui un guide fidèle et infaillible, une lumière intérieure qui l'éclaire et lui montre la bonne voie à travers le chaos du monde ! Sa vertu, sa foi et sa santé feront naufrage, et la terre étrangère, si elle ne devient pas déjà son tombeau, ne rejettera sur le sol natal qu'une triste épave morale et physique. Ce consolateur dans la tristesse et l'abandon, ce guide infaillible, c'est un sentiment religieux profondément enraciné au fond de l'âme dès le bas âge, où une pieuse et tendre mère apprend à son enfant à balbutier le nom du Père céleste et à l'implorer dans toutes les détresses. Or, lorsque je me vis seul dans la tristesse, ce sentiment, qui, jusque-là, avait été plutôt latent que conscient, se réveilla puissant et lumineux, et devint désormais mon guide infaillible : la prière, celle qui part spontanément du cœur meurtri de la pauvre et faible créature humaine et qui s'élance avec ardeur vers le Dieu de miséricorde, cette prière ramena en mon âme le calme, y produisant l'effet d'un baume adoucissant. Le beau culte catholique allemand ne contribua pas moins à me faire retrouver mes forces morales un instant ébranlées ; j'en avais l'occasion la plus favorable, puisque à vingt pas de notre pensionnat, au fond de l'admirable « Luisenplatz » s'élève, avec ses deux altières tours gothiques, la superbe église paroissiale de Wiesbade. C'est sur le culte catholique allemand que je me propose d'entretenir un peu ceux qui liront ces lignes.

DUVERGER.

